

J. G. Kelly
Montreal

LE FRANC-PARLEUR

JOURNAL À TOUS, JOURNAL POUR TOUS

VOL. I, No 36.

MONTRÉAL, JEUDI, 20 AVRIL 1871.

{ ABONNEMENT, \$2.0
PAR NUMERO, 5 CENTIN

Feuilleton du "Franc-Parleur."

TROIS LEGENDES DE MON PAYS

OU

L'Évangile ignoré, l'Évangile prêché, l'Évangile accepté.

PAR J. C. TACHÉ, ÉQUIER.

"Hâtons-nous de raconter les délicieuses histoires du peuple avant qu'il les ait oubliées."
CH. NODIER.

AU LECTEUR.

Tantôt je parcourais les rives de notre Grand Fleuve, conversant avec les pêcheurs sur la grève ;

— Tantôt je m'enfonçais dans l'antique forêt, campant le soir avec les chasseurs ;

— Tantôt, j'allais m'asseoir au foyer des vieux diseurs, au sein de nos belles paroisses agricoles ;

Et je retenais dans ma mémoire ce que ces hommes me racontaient.

De retour au logis je consultais nos vieilles chroniques, — ces *discours de voyages*, comme parlait Cartier, — ces admirables *relations*, — ces intéressantes *histoires de la Nouvelle-France* :

Puis je me disais : — Ah ! s'il m'était donné de partager avec d'autres les charmes de ces heures délicieuses !...

Voilà pourquoi je me suis mis à conter... Puissiez-vous, ami lecteur, prendre plaisir à mes récits !

PROLOGUE.

Les trois légendes qui suivent, — indépendamment de la forme qu'elles revêtent ici, — constituent les trois parties d'un drame moral, dans la manière des trilogies grecques : chacun de ces récits caractérise une de ces grandes situations qui, en se dégageant, font époque dans l'histoire religieuse et sociale des races aborigènes de notre Canada.

— L'histoire de *L'Islet au Massacre*, la première par ordre de temps, nous montre, touchant à son paroxysme, l'état de féroce barbarie dans lequel étaient plongés les aborigènes de l'Amérique du Nord avant l'arrivée des missionnaires.

— *Le Sagamo du Kapskouk* nous fait assister à cette lutte tempêteuse qui se fit dans la nature insoumise des Sauvages, lorsque leur fut exposée la doctrine catholique, avec l'alternative de ses promesses magnifiques et de ses menaces terribles.

— *Le Géant des Méchins*, c'est la dernière étreinte de l'erreur aux prises avec la conscience, et le triomphe final de la Religion.

Cet enchaînement si naturel d'idées n'avait point échappé, d'ailleurs, à l'esprit tant juste des narrateurs qui nous ont transmis ces souvenirs. — Voici comme s'exprimait, à cet égard, un vieux Sauvage à qui je parlais de ces choses (je conserve aux paroles de mon interlocuteur cette forme pit-

toresque qu'on connaît si bien au pays et qu'on aime toujours) :

— " Dans c'temps là tu vois ben les Sauvages pas la R'ligion toujours, toujours du sang pas la chalité

— " Quand les patliaches venir nos gens surpris pas accoutumés malaisé pour comprendre fâchés quasi-ment.

— " Aujourd'hui Ah ! Ah ! pas la même chose en toute nous autes comprend tout la R'ligion tu vois ben ! "

C'est pour conformer tout mon travail à cet ordre de pensées que, fidèle en cela du reste avec les coutumes légendaires, j'ai donné à chaque récit un second titre qui en est comme le sens moral : — ces trois légendes s'appelleront donc encore : *L'Évangile ignoré*, *L'Évangile prêché*, *L'Évangile accepté*.

Pour initier le lecteur aux choses qui, à titre essentiel ou de pur intérêt, se lient à ces histoires, il est bon de donner quelques explications trouvant naturellement ici leur place ; parce que, rejetées plus loin, ces arguments feraient languir la narration à laquelle je veux conserver toute la rapidité originale.

Toutes les localités dont il sera question sont situées dans les comtés actuels de Témiscouata et de Rimouski, et dans cette partie de la Province du Nouveau-Brunswick qu'on appelle le Moyen Saint-Jean, à cause de la position qu'elle occupe par rapport à la belle rivière qui porte ce nom, mais que souvent j'appellerai dans le cours du récit de son nom sauvage, *Aloustouc*.

Les lieux auxquels se rattachent spécialement les souvenirs qui font le sujet de ces trois légendes sont : — le Bic et les Islets Méchins, situés sur le fleuve Saint-Laurent presque aux deux extrémités du comté actuel de Rimouski : — le Grand Sault sur la rivière ou fleuve Saint-Jean, à environ quarante lieues au-dessus de la ville de Frédéricton, capitale du Nouveau-Brunswick. Ici encore je remplacerai le nom de Grand Sault, donné à cette chute, que forment les eaux puissantes du Saint-Jean, se précipitant d'une élévation de soixante-quinze pieds à travers des encaissements de rochers d'un aspect grandiose et terrible, par le mot sauvage de Kapskouk, qui sert aux aborigènes à désigner et la chute et les gros rapides qui la complètent.

Les deux tribus sauvages qui jouent le principal rôle dans ces trois traditions, les tribus Micmac et Maléchite, faisaient alors partie de la nation Souriquoise (appartenant à la race Algonquine.) Cette nation habitait toute l'étendue de pays naguères appelée l'Acadie, comprise aujourd'hui dans la Nouvelle-Ecosse, le Nouveau-Brunswick, et l'extrémité Est du Bas-Canada, et une petite partie de l'Etat du Maine. Le peuple Souriquois, dont nos chroniqueurs font tant d'éloges, le premier que connurent Jacques Cartier et ses intrépides compagnons, a toujours été, — n'oublions pas de le dire, — l'ami fidèle des Français, des Acadiens et des Canadiens ; ce qui ajoute pour nous un intérêt de plus à tout ce qui a rapport à cette belle et intelligente race.

Les Micmacs habitaient le littoral de la mer, du Golfe Saint Laurent et de la Baie de Fundy (autrefois Baie Française).

Les Maléchites occupaient l'intérieur de la partie continentale de l'Acadie. De leur pays, ils se rendaient par les rivières Trois-Pistoles, Ristigouche, Miramichi et Saint-Jean, vers leurs frères des eaux salées, établis sur les bords du Saint-Laurent, dans la Gaspésie, la Baie des Chaleurs, les Iles du Golfe et la péninsule actuellement nommée la Nouvelle-Ecosse.

Aujourd'hui les restes de ces deux tribus sont épars dans ces vastes régions, jadis leur domaine. Les deux principaux centres de réunion pour eux sont, maintenant, le village de Ristigouche pour les Micmacs, et la *Réserve des Sauvages*, en arrière des paroisses de l'Île Verte et de Kakouna pour les Maléchites.

Le nom de Micmac, aujourd'hui commun à tous les Sauvages du littoral acadien, ne dut dans l'origine appartenir qu'aux Souriquois habitant la partie Ouest de la Baie des Chaleurs et la rive du Saint-Laurent comprise de nos jours dans le comté de Rimouski. (1) Ce mot paraît être la transformation du mot Micoûak, composé de deux racines algonquines : Micoûa, qui veut dire couchant, crépuscule et de ak, na ou nâk, terminaison variable équivalant aux mots terre, pays, demeure.

Micoûak ou Micoûa-nâk signifierait donc *terre du couchant* : — appliquée à une peuplade, selon les habitudes de langage des Sauvages, cette locution pourrait se traduire par la phrase suivante : nos frères du couchant. C'est, en toute probabilité, le nom que donnaient, aux Souriquois de l'Ouest Acadien, leurs frères de Miscou, de Miramichi, de l'Île Saint-Jean (Prince Edouard) et du Cap Breton, qui voyaient coucher le soleil dans la direction du territoire de la Ristigouche et de la Métapédiac.

Je ne sache pas qu'on ait jusqu'ici donné d'explication sur l'origine de ce nom de *Micmac* ; celle que je hazarde ici a paru plausible à des connaisseurs.

Le mot Maléchite me paraît être un dérivé du mot Almouchiche, composé du substantif Almouts ou Animouts, chien, et de la particule diminutive chiche ou shish : — pareille appellation, attribuée à une tribu amie, ne peut dire autre chose que : la nation aux petits chiens, qui a des petits chiens. (2)

Mais pourquoi distinguer ainsi une tribu ; car toutes les tribus sauvages entretenaient des chiens, presque tous de petite taille ? Ah ! c'est que ces petits chiens de race particulière, qu'on retrouve encore, mais en petit nombre, chez les Maléchites et les Micmacs de Ristigouche, possèdent des qualités instinctives qui ne se rencontrent pas chez les autres races : — ils chassent le porc-épic avec un succès infatigable et libre d'accidents.

Or, dans un pays où abondait le porc-épic, comme au pays dont il est question, ce n'était pas un petit mérite que celui qui distinguait ces gentils animaux. Les chasseurs savent quels dangers l'on court de perdre ses chiens, lorsque ceux-ci tombent sur la piste fraîche d'un porc-épic : — c'est au point que les admirables relations des jésuites font mention de ces dangers.

Pour les *almouchiches*, point de périls dans cette chasse. — Il fait beau voir ces fines bêtes, au lieu de se ruer sur les *piquans* sans nombre d'un porc-épic surpris dans sa marche paresseuse et pelotonné pour sa défense, il fait beau les voir tomber en arrêt, le nez à deux pouces de l'animal, japper d'abord pour avertir le chasseur, puis, si le maître tarde à venir, se taire, retenir leur haleine jusqu'à ce que le gibier hérissé, n'entendant plus de bruit, se croyant seul, lève la tête et découvre sa gorge aux poils doux, sous laquelle

1 Champlain, parlant des Sauvages de la Baie des Chaleurs, dit qu'ils se rendaient par le moyen de rivières et d'un portage à un endroit nommé Matane. C'est encore ce que font quelquefois les Micmacs. En remontant la Ristigouche au départ, puis la Métapédiac et le grand lac du même nom, on s'engage dans une rivière appelée la Petite Matane, d'où, par le moyen d'un portage, on tombe dans la grande rivière Matane, dans le comté de Rimouski.

(2) Je crois devoir faire remarquer que, dans cette question d'étymologie, je n'entends nullement m'occuper de cette autre question historique, si obscure, qui a trait à la tribu que certaines chroniques ont désignée par le nom d'Almouchiquois, mot auquet M. l'abbé Maurault, missionnaire des Abénaquis donne exactement la même signification que je donne au mot *Maléchite*.

M. l'abbé Lafleche, ancien missionnaire du diocèse de Saint Boniface, dans un fort intéressant article publié dans le No du 27 Mai 1857 du *Courrier du Canada*, rattache l'origine du mot Maléchite à deux mots du dialecte *Cris* : *Mayi* qui veut dire difforme et *Shit* pied. — Il m'est impossible de croire que mes amis les Maléchites, si parfaits de formes, si magnifiquement développés, des plus beaux parmi les plus beaux Sauvages, aient jamais pu recevoir le nom de *Pieds difformes* : eux qui pourraient, surtout pour les mains et pour les pieds, servir de modèles aux artistes.

l'almouchiche plonge le museau, pour tourner sur le dos le porc-épic qu'alors il étrangle.

Il évite ainsi de se bourrer la tête, les yeux, la bouche et le col de piquants, comme font les autres chiens qui souvent meurent de ces blessures, lesquelles, toujours et pour le moins, causent à ces animaux des abcès affreux.

Un mot présentement des sources où j'ai puisé la matière de ces légendes, dont la tradition se conserve encore, bien que le souvenir en soit de moins en moins vivace, au sein des tribus dont je viens de parler et parmi les vieux conteurs de la côte.

Il a fallu recueillir, pièce à pièce, les précieux lambeaux de ces histoires intéressantes, pour les reconstituer dans leur ensemble et les arracher à l'oubli qui les menace. Car, dans quelques années, alors que la famille aura vu se relâcher les liens qui en unissent les membres, alors qu'on ne voyagera plus qu'en bateau à vapeur et en chemin de fer, prosaïquement entouré de ballots de cotons et de boîtes de ferrailles, qui se sentira l'envie de conter et le désir d'entendre conter ces délicieuses choses, dont le cercle du foyer domestique ou le groupement du bivouac sont la mise en train de rigueur ?

O ! bon et charmant vieux temps qui t'envoies, je te salue ! Tant que tu n'auras pas disparu dessous l'horizon, mes yeux humides ne cesseront de te contempler et, après, quand même tous t'oublieraient, pour moi je ne t'oublierai jamais !

Il n'est peut-être pas, en Canada, un nom légendaire plus connu que celui de l'Islet au Massacre ; — mais combien de ceux qui ont appris ce nom ignorent encore le point précis qu'occupe cet îlot sur la carte de notre pays, et, combien peu connaissent les événements qui ont valu à ce petit rocher une renommée si généralement répandue, une appellation à la fois si saisissante et si terrible !

Le fond de la légende de l'Islet au Massacre repose sur un fait de l'histoire, qui constitue le premier événement important des annales aborigènes dont il soit fait mention dans nos chroniques et le seul, antérieur à la découverte du pays, auquel il soit assigné une date à peu près précise.

C'est au grand pilote de Saint-Malo, à l'intrépide marin, à l'intelligent découvreur, à celui qui le premier planta la Croix du Christ et le drapeau blanc de la France sur ce sol de notre Canada, que nous devons la mention de cet événement aujourd'hui passé dans le domaine légendaire.

On lit, en effet, au neuvième chapitre de la SECONDE NAVIGATION de Jacques Cartier, le passage suivant : — “ Et fut par le dit Donnacona montré au dit Capitaine les peaux de cinq têtes d'hommes estendues sur des bois, comme peaux de parchemins ; et nous dit que c'étaient des Toudamens de devers le Su qui leur menaient continuellement la guerre. Outre nous fut dit, qu'il y a deux ans passés que les dits Toudamens les vinrent assaillir jusques dedans le dit fleuve à une Isle qui est le travers du Saguenay où ils étaient à passer la nuit, tendans aller à Honguedo leur mener guerre avecque environ deux cents personnes, tant hommes, femmes, qu'enfans, lesquels furent surpris en dormant dedans un fort qu'ils avaient fait, ou mirent les dits Toudamens le feu tout à l'entour et comme ils sortaient les tuèrent tous, réserve cinq qui échappèrent. De laquelle destrouse se plaignaient encore fort, nous montrant qu'ils en auraient vengeance.”

Il y a dans ce passage, — à part les obscurités du style de cette époque, — des confusions et des méprises, qui n'ont point lieu d'étonner quand on songe aux circonstances dans lesquelles se trouvait alors le narrateur. On sait en effet combien il était difficile, en dehors de la nécessité de se servir d'interprètes — (qui pour Cartier, n'étaient autres que les deux Souriquois Taiguragny et Domagaya) — d'obtenir des renseignements exacts des Sauvages.

Les traditions conservées nous ont depuis donné les corrections de ces méprises et les explications de ces obscurités, dont le lecteur aura l'intelligence à mesure qu'il suivra le développement de ce récit,

Quoiqu'il en soit, le fait principal avec ses accessoires les plus importants reste tel que Cartier le recueillait, il y a plus de trois siècles, de la bouche du Sachem de *Stadaconé*, à l'endroit même qu'occupe aujourd'hui la ville de Québec.

* *

Je tiens les détails de la seconde légende, *le Sagamo de Kapskouk*, de mon vieil et bon ami Louis Thomas le Maléchite, chef de sa tribu, digne vieillard maintenant dans sa quatre-vingt-treizième année.

Je me rappelle ce jour comme si c'était hier, cependant il y a déjà plusieurs années de cela. Mon vieil ami avait placé pour quelques jours ses ouigouams, car il était avec plusieurs des siens, sur les bords de la Rivière Rimouski.—

J'allai le voir.

Quand j'approchai de sa cabane il était debout en plein air ; sa grande et belle stature se dessinait dans le ciel bleu, sur le rebord du coteau qu'occupait le campement ; sa noble tête était nue à la brise et sa longue chevelure, encore noire, malgré son âge, flottait avec majesté sur ses larges épaules ; il portait un ample capot de drap bleu, noué sous la gorge avec ces larges agrafes d'argent tant aimées des Sauvages ; ses jambes, encore solides alors, étaient enveloppées de mitasses blanches et noires, tombant avec une grâce sévère sur ses mocassins brodés.

Il portait, affectueusement pendu à son col, un grand chaquet aux grains d'ébène, dont la croix blanche ornait sa poitrine. Heureux prince, qui marche fièrement au milieu de son peuple, honore des couleurs de la châtelaine du Ciel !

Je m'assis près de lui sur le tertre, en face de cette belle anse de Rimouski, et ce fut là que j'entendis raconter, pour la première fois, la *légende du Kapskouk*.

* *

Je descendais un jour le Saint-Laurent, dans une de ces rapides embarcations que les pêcheurs appellent *demi-berges*. Le soir nous avions fait halte aux *Ilots Méchins*.

Déjà notre léger esquif était tiré sur le sable, déjà nous faisons les préparatifs du campement, par un soir magnifique du mois d'août, lorsque nous entendîmes des voix, *venant d'en bas*, chanter le refrain :

Vogue, marinier, vogue !
La mer a traversé !
Vogue, beau marinier !

C'était deux berges pêcheuses qui remontaient des Cloridomes, et venaient passer la nuit au rendez-vous accoutumé *des Ilots*. Quelle bonne fortune !

Nous étions là réunis une quinzaine d'hommes, il fallait faire un *grand feu* ! Ce ne fut pas long, et bientôt un bûcher digne de brûler la dépouille mortelle d'un Hector ou d'un Ajax était allumé, illuminant au loin *la mer*, comme on appelle ici le fleuve qui a près de vingt lieues de large.

Quand l'ardeur de ce vaste brasier se fut un peu apaisée, qu'autour d'un feu moins violent chacun eut pris sa place sur le sable du rivage, un vieux pêcheur, à sa *trentième pêche*, nous raconta tout ce qui s'était dit avant lui, et probablement tout ce qu'on a pu dire depuis, sur le *géant des Méchins*, dont déjà j'avais entendu parler.

(A continuer.)

UNE NECESSITE POUR LE BUREAU DE SANTE.

Les ravages causés par le fléau de la petite vérole dans les Provinces maritimes, ont fait adopter aux autorités de toutes les principales villes de la Puissance, des mesures énergiques pour en combattre les effets morbides.

Presque partout, on s'est occupé en vue de son apparition prochaine, d'établir et de perfectionner le système de vaccination.

En effet, c'est à l'aide d'un pareil auxiliaire que l'on peut attendre de pied ferme l'ennemi, qui sera peut-être avant longtemps dans nos murs.

L'expérience du passé porte avec elle ses enseignements ; déjà en plusieurs endroits la vaccination est en pleine opération, et pratiquée d'une manière entendue et salubre.

Montréal, qui par sa position financière, sa nombreuse population est tenue de prendre l'initiative dans toutes les entreprises concernant le bien-être public, n'a encore rien fait que nous sachions, pour changer son système de vaccination qui au dire de tous, est très imparfait et même défectueux.

Nous ne nions pas que la nomination des médecins vaccineurs dans les différents quartiers de cette ville ait produit d'heureux résultats, et que le Bureau de Santé ait pu atteindre ainsi une partie de son but.

Mais, nous devons ajouter qu'avec la loi telle que rédigée la moitié de l'ouvrage reste encore à accomplir, tant il est difficile de faire observer par les parents qui ont des enfants, des règlements qui ne comportent aucune clause pénale.

Les registres des naissances catholiques et protestantes nous donnent annuellement un chiffre de 5,000 âmes.

Consultez maintenant les rapports des Bureaux de Vaccination, et vous verrez qu'il n'y a qu'un très petit nombre de familles qui se conforment aux douces exigences de la loi.

A quelles causes faut-il donc attribuer cette lacune regrettable, dans le fonctionnement de notre système de Vaccination ?

Nous en trouvons deux, qui, une fois disparues rendent la besogne comparativement facile et sûre.

La 1^{ère} : Absence de statistiques relativement aux naissances des enfants dans la cité de Montréal.

La 2^{ème} : Inefficacité de la loi, en n'obligeant pas sous peine d'amende les parents à faire vacciner leurs enfants, chez le médecin proposé à la surveillance de leur arrondissement.

Sans ces deux conditions indispensables vous ne pourrez jamais arriver à aucun résultat pratique.

En effet, doit s'attendre que les Médecins Vaccineurs assez faiblement retribués d'ailleurs, perdront leur temps à courir de maison en maison, scrutant de l'œil tous les appartements afin d'y découvrir ceux qui sont en contravention de la loi ?

Supposant même qu'ils auraient assez de zèle et de philanthropie pour accomplir cette rude besogne, en combien de cas pourraient-ils atteindre le but des règlements ?

Quels déboires, sans compter les insultes ne recevraient-ils pas en certains endroits dans le cours de leurs visites ?

Ce qui semble impraticable aujourd'hui devient de fait par la possession des statistiques, une tâche extrêmement facile.

Le Médecin Vaccineur ayant sous la main le Régistre des Naissances, se trouve immédiatement en possession de la date de la naissance de l'enfant, il sait ses noms et prénoms, l'origine, la croyance, la profession ou le métier du père, la rue et le No. du Quartier où il réside.

Par ce moyen infallible, il ne peut plus marcher à l'aveugle. Son ouvrage est tout tracé et il ne tient qu'à lui de le mener à bonne fin.

Imposez maintenant par un article supplémentaire aux règlements de Vaccination, un pénalité aux refractaires de la loi, et vous avez un système aussi perfectionné qu'on peut le désirer sous les circonstances.

Un Régistre contenant depuis plusieurs mois les naissances catholiques enrégistrées à la Paroisse Notre-Dame,

et que nous avons eu l'occasion d'examiner, nous a suggéré les remarques que nous venons de faire.

L'auteur de cette vaste compilation, (car elle comprend au-delà de 4,000 noms d'enfants catholiques tant Canadiens-Français qu'Irlandais) est M. Louis Guibord employé de la Fabrique.

Nous le félicitons de l'énergie qu'il a dû déployer pour accomplir un travail aussi ingrat, qui outre son fini, son apropos et l'intérêt qu'il renferme, doit être d'une utilité indispensable pour le perfectionnement de notre mode de Vaccination.

On nous informe que le Régistre est aujourd'hui entre les mains du Bureau de Santé, dont les membres intelligents ne sauraient faire autrement que d'en apprécier le mérite et la nécessité.

En recommander l'adoption à ce Bureau est pour nous un devoir, car sans ces statistiques parfaitement exactes et complètes, nous considérons qu'il est impossible de remédier aux abus et aux défauts de notre système actuel.

Plusieurs médecins Vaccinateurs qui en ont parcouru les nombreuses pages, l'approuvent en tout point, reconnaissant que son application immédiate est actuellement réclamée par les besoins sanitaires de l'époque.

Nous apprenons que ces Messieurs se sont déjà assemblés plusieurs fois, afin d'aviser aux moyens de créer un Bureau Central, où l'on ne se procurerait que de la bonne vaccine.

Semblable idée de la part des Médecins Vaccinateurs est tout à fait louable, car il n'est malheureusement arrivé que trop d'accidents, par l'infiltration dans les veines des enfants, d'un vaccin aussi dangereux dans ses effets, que le virus même de la variole.

Tous nos efforts doivent donc être réunis pour éviter à l'avenir de semblables calamités, et si la maladie s'attaque à ces chers petits êtres que nous aimons tant, ayons du moins sous la main, un remède qui les guérisse, un antidote et non un poison qui les tue.

ADOLPHE OUMET.

UNE LEGITIME PROTESTATION.

Les séances du Sénat Canadien, ont rarement le privilège d'être intéressantes et les procès-verbaux en font foi.

Le public ne s'émeut que légèrement en lisant des décisions prévues à l'avance, et son apathie trouve une explication plausible dans le fait que ces législateurs nommés à vie, sont par là même forts de l'impunité de leurs actes.

Toutefois nous devons faire une honorable exception en faveur du procès-verbal du 8 avril courant, qui contient une énergique protestation de la part d'Alfred Garneau Ecr, l'un des traducteurs du Sénat.

Comme cette lettre n'aura probablement pas les honneurs de la publicité dans le journal des délibérations du Sénat, nous croyons vu le grand fonds de justice et d'équité qu'elle renferme, devoir la publier en son entier.

Nos lecteurs verront que le mérite n'est pas toujours récompensé, et que ces hauts distributeurs de faveurs parlementaires, ferment depuis longtemps les yeux sur une injustice criante, pour ne pas faire subir à la politique étroite, égoïste de la Chambre des Communes, la dépression morale qu'elle traîne après soi.

La politique de retranchement inaugurée à la première session du Parlement Fédéral, n'aura consacrée dans son

application, que le principe d'une économie mal entendue, mise au service d'une ambition électorale.

Le Trésor n'a guère profité de ces quelques milliers de piastres, arrachées aux familles des pauvres employés de notre Législature Fédérale.

Tout au plus cette mesure arbitraire aura-t-elle pour effet de jeter sur le pavé quelques années plus tôt, les bons serviteurs publics.

Réformer nos bureaux, en éliminer ces employés que le caprice ou la faveur y avaient unjour placés, chasser ces fils de famille pour la plus part ignorants et vicieux, répartir plus également eu égard aux capacités, aux talents et aux qualités d'un chacun, les salaires énormes accumulés sur trois ou quatre têtes, nous a toujours semblé une entreprise louable et méritoire.

Mais avouons le à la honte de nos législateurs, ce n'est pas ainsi qu'ils ont cru procéder.

Le serviteur honnête, intègre et capable a vu ses émoluments diminuer en raison de son ancienneté et de ses services, en sorte que loin de prétendre à une promotion légitime, il n'a en ce moment d'autre espérance que de rattraper le maigre salaire qu'il recevait il y a quatre années passées.

Certes ce n'est pas l'ambition qui le dévore ce pauvre employé.

Il comprend qu'une vie entière de sacrifices et d'abnégation, lui suffira à peine à gravir les échelons de la hiérarchie bureaucrate, qui devront le conduire au poste de sous-chef dans son département.

Ces obstacles qui barrent savamment sa route, il ne sait s'il lui sera donné de les faire disparaître, et quand son état de service lui aura accordé cette permission, la vieillesse toujours coupable aux yeux des gouvernants, fera évanouir en fumée des droits aussi légitimement acquis.

De tous les employés publics, celui de nos Législatures est le plus à plaindre, car sur son existence s'acharne le capital politique.

Essaie-t-il de faire percer son talent, vite on le rélegue dans l'obscurité, demande-t-il la jouissance de quelques-uns des privilèges accordés à ses confrères employés dans les Départements, de suite on ferme l'oreille et l'écho de ses justes demandes va se perdre pour toujours, dans les profondeurs des usines ministérielles ou sénatoriales.

Aussi pour la plus part n'ont-ils guère la chance d'être jamais que des scribes nécessiteux et inconnus ; et bientôt gagneront-ils juste assez pour justifier cette boutade d'un poète, qui fut sans doute employé :

“ Une pâle déesse, à la face flétrie,
 “ Moins par l'âge que par les dégoûts de la vie
 “ Me harrant le passage, au milieu du chemin
 “ Pour m'aider à tomber, me présenta la main.
 “ Ce qui revient à dire, en langage vulgaire
 “ Qu'un jour, il me fallut entrer au ministère
 “ Et j'en franchis le seuil béant, à cette fin,
 “ De gagner juste assez pour n'avoir pas de pain.

Après trente années de service, vous laissez l'administration avec une pension suffisante, pour réclamer les bons soins de la St-Vincent-de-Paul.

Le Gouvernement a été assez prudent pour ne pas faire un proviso, vous dédommageant des rhumatismes, des courbatures et des infirmités que vous avez contractés à son service, et que malheureusement vous ne pouvez laisser en sortant à la porte des bureaux publics.

Les quelques considérations générales que nous venons de faire ont bien leur importance, surtout lorsqu'elles viennent à l'appui de l'éloquence des faits cités dans la lettre de M. Garneau que nous laissons maintenant parler.

A. O.

A l'honorable Président du Sénat,

Monsieur,

Le 2^e rapport du comité des comptes, présenté jeudi au Sénat, énonce de nouveau—à propos d'un fait particulier—ce principe général :

« Votre comité ne veut pas s'écarter de la recommandation faite par le comité des comptes contingents le 9 juin 1869 et adoptée par le Sénat, de ne point rouvrir la question des salaires. »

Je proteste auprès de vous, monsieur, tant au nom de mes confrères qu'au mien, contre l'expression, ainsi répétée d'année en année, absolument, indéfiniment, d'un principe qui devient injuste—contre ce rapport particulier ainsi motivé sur une généralité excessive qui atteint une fois encore, sans nulle cause, notre présent et notre avenir.

Après que la mise à la retraite de M. J. F. Taylor, ancien greffier en chef, a réduit numériquement le personnel et augmenté la tâche ou la responsabilité d'autres employés, n'y a-t-il donc pas lieu, ne serait-il donc pas juste, d'opérer des promotions ?

Cette question,—vous le sentez, monsieur le président—à une importance extrême pour nous.

Tous, nous subissons—comme les employés des Communes et ceux du Gouvernement—une forte retenue sur nos salaires en vue d'une pension à venir.....dans 10, 15, 20, 30 ans, mais que la plupart d'entre nous ne verra jamais arriver, parce qu'à l'époque voulue ils seront morts et peut-être depuis longtemps en poudre. Quand à ceux qui auront la vie assez dure pour aller à la limite d'âge, il est réglé qu'ils recevront jusqu'à décès une certaine pension basée sur les chiffres de leurs traitements au moment de leur retraite.

Vous n'ignorez pas que, voulant alléger la retenue qui est lourde, surtout aux petits, en même temps qu'ouvrir d'encourageantes perspectives à tous les employés des ministères, on a divisé ces employés en 3 classes; que, pour chaque classe, il y a un salaire minimum et un salaire maximum; qu'en conséquence l'employé reçoit régulièrement progressivement, d'année en année, une certaine augmentation jusqu'à ce qu'il ait atteint le plus haut degré de son échelle; qu'alors il fait un pause, puis, dès la première vacance qui se produit dans la classe ou les classes supérieures, qu'il obtient une promotion, et qu'alors de nouveau son salaire recommence à s'élever vers le chiffre maximum de sa nouvelle classe.

Si bien que l'employé, dans les départements, sent et voit s'améliorer sa position au fur et à mesure de la durée de son service, de son expérience, de la somme et de l'importance de son travail.

Et, vienne le jour de la retraite, il pourra compter sur une pension suffisante pour lui et sa femme—alors des vieillards tous les deux.

Cela n'est-il pas très-juste ?

Mais pour nous, employés du Sénat, employés des Communes, pour nous surtout les jeunes (j'entends jeunes de 30 ou 40 ans) rien de tel. Pas de progrès ascensionnel de juillet en juillet. On a fixé, pour chaque emploi, une rétribution propre, et vous savez bien que les salaires ont été arrêtés aux plus bas chiffres, et devront peut-être rester bien des années fixés ainsi sur des chiffres minima.

Le Sénat avait formé un dessein. Etant le premier dans l'ordre hiérarchique, il voulait prendre l'initiative, frapper un abus, et donner l'exemple du ménagement et de la modération dans la dépense. Le motif était bon en soi. Mais, quoique éclatant et sonore, l'exemple n'a pas eu de suites. Combien, parmi les mille et mille employés de tous rangs, de toutes classes, de toute valeur, répandus dans les bureaux des ministères, répandus sur toute la face du pays, combien ont eu leur rétribution amoindrie ? Aucun, ou presque aucun. C'est même le contraire qui a eu lieu. En trois sessions (y compris la présente) voilà \$90,000 qui sont votées par les Chambres elles-mêmes pour permettre d'augmenter les salaires de ceux-là et d'en créer d'autres.

Nous nous résignons, quoique assez tristement, à souffrir d'une règle exceptionnelle. Privés des petits appoints annuels accordés à nos confrères au dehors, nous espérons, nous nous flattions que du moins, quand il surviendrait une vacance parmi nous, il y aurait promotion générale pour tous ceux au-dessous. Cela est encore si juste.

Le 2^e rapport nous ôte d'une manière implicite jusqu'à cette dernière espérance.

Une vacance s'est faite. Il y aura un employé de moins, le travail ou la responsabilité des autres se sont accrus. Et pourtant le comité des comptes sollicite, par la bouche de son président, le Sénat d'affirmer de nouveau qu'on nous a à jamais immobilisés dans nos rétributions et nos emplois—qu'on ne rouvre plus la question des salaires.

Il ne nous restera donc que la triste consolation de pouvoir de temps

en temps faire nos plaintes—de protester, comme je proteste là auprès de vous, monsieur le Président, qui nous témoignez tant de bienveillance—et d'invoquer l'esprit de justice contre les aggravations imméritées que l'on fait peser de plus en plus sur nous.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur,

Votre-humble et très-obéissant serviteur,

ALFRED GARNEAU,
Employé du Sénat

CAUSERIE SCIENTIFIQUE.

Encore le rhume.—Beaucoup de recettes, peu de médecines.—La médecine dans les anciens temps.—La toux n'est pas le rhume.—Où il ne faut pas confondre l'estomac avec les poumons.—Les bronches.—Comment reconnaître un rhume.—Traitement banal.—Méthode expectante.—Méthode sudorifique.—Méthode par voie sèche.—Méthode par voie humide.—La machine à vapeur en médecine.—Les inhalations d'oxygène.—Recette infaillible de l'auteur contre le rhume.

Il y a des gens difficiles de par le monde. Imaginez-vous, chers lecteurs, que certains abonnés de ce journal n'ont pas goûté du tout la recette du vieux praticien contre le rhume; ils considèrent, non sans quelque raison, qu'un carème par année, c'est suffisant, et ils ne sont nullement disposés, paraît-il, à en faire trois ou quatre. Affaire de goût.

Ces excellentes personnes m'ont fait l'honneur de me représenter que si je n'avais pas d'autre recette à leur donner contre le rhume, celle-là courrait le risque de rester à l'état de lettre morte.

Et que ne recourent-elles à leur médecin? Des recettes? il y en a à profusion. Le tout est de les appliquer convenablement selon l'âge, le sexe, le tempérament, les circonstances.

Mais comme la médecine est surtout une science d'observation et que chacun est ou se croit observateur, il s'en suit que tout le monde se pense un peu médecin, en conséquence les recettes pleuvent drues comme grêle. Heureux quand le pauvre malade n'en choisit pas deux qui se détruisent mutuellement. Lorsqu'il s'agit d'une maladie peu grave en elle-même comme le rhume ordinaire, le mal n'est peut-être pas bien grand.

Autrefois il y a bien, bien longtemps, dans les premiers âges de la médecine, celle-ci consistait uniquement en recettes de cette nature. Les prêtres d'Esculape, sous le nom d'Asclépiades, exerçaient cet art avec plus ou moins de succès.

Lorsque le patient était mieux, il écrivait les symptômes de sa maladie et les moyens employés pour la guérir sur un tableau qu'il suspendait dans le temple. Ceux qui étaient ensuite atteints de la même maladie pouvaient profiter de son expérience. Aujourd'hui on ne prend pas la peine d'écrire, la langue suffit. Pour le rhume on s'en tient à ce mode primitif d'enseignement.

Les conseils ne font pas défaut, aussi fait-on successivement usage d'une foule de moyens plus ou moins innocents, jusqu'à ce que la maladie venant à s'user d'elle-même s'arrête tout-à-coup. Agissant sur le principe, *post hoc, ergo propter hoc*, le malade devient un partisan déclaré du dernier remède dont il a fait usage. Voilà l'histoire du succès d'un grand nombre de recettes. Tout malade se croit compétent, pour traiter lui-même son rhume, il consulte rarement son médecin et il n'a que l'embarras du choix parmi les nombreux moyens préconisés contre cette maladie. Je veux aujourd'hui augmenter cet embarras en lui fournissant des recettes infaillibles pour guérir son rhume. « Sollicité par les personnes qui ont éprouvé les heureux effets de mon remède contre le rhume, j'ai consenti à le communiquer au public pour le faire participer dans les bienfaits de cette préparation éprouvée et approuvée. »

Mais d'abord il faut s'entendre. La toux n'est pas le rhume. C'est bien un symptôme du rhume, mais c'est aussi un signe de toutes les maladies de poitrine, et même de cœur et quelquefois aussi des affections abdominales. Une personne subit un refroidissement, contracte une inflammation de poumons, c'est un gros rhume. Qu'elle néglige ce gros rhume ou qu'elle emploie les moyens ordinaires contre cette maladie, elle courra la chance d'aller rejoindre ses ancêtres.

Une autre tombe en consommation, encore le rhume. C'est d'abord un rhume, ensuite un rhume négligé, enfin dans la dernière période de la maladie elle se berce du vain espoir que c'est un rhume attaché sur l'estomac.

Ce pauvre estomac on l'accuse bien à tort. Il n'a rien à faire avec le

rhume, de même que le cœur est tout-à-fait innocent de la sensation appelée *mal de cœur*. Mais savez-vous bien où il est situé votre estomac ? Avez-vous jamais ressenti quelque forte émotion ? Alors mettez la main sur l'endroit où vous avez senti un choc et comme une vapeur s'élever vers les parties supérieures, vous y touchez. En effet le plexus solaire centre du grand nerf, ce sympathique où naissent ces sensations, se trouve situé directement en arrière de l'estomac. Deux conduits partent de l'arrière-bouche, l'un aboutit à l'estomac, c'est celui de la digestion, l'autre se rend aux poumons, c'est le conduit de l'air. L'estomac n'est donc pas coupable de ce qui attaque ce dernier, car il est séparé des poumons par une cloison, offrant tout au plus trois ouvertures très petites.

Le conduit de l'air qui commence un peu plus haut que la protubérance du cou appelée pomme d'Adam se divise en deux autres conduits qui vont aboutir à chacun des poumons.

Ces deux-là se divisent encore en trois, ces trois-là en un nombre infini de tuyau de très petite dimension. C'est un arbre dont le tronc se divise en branches de plus en plus petites. Il existe même des feuilles représentées par des ampoules microscopiques terminant ces petites branches. C'est là que le sang fait sa provision d'air. Si l'inflammation va attaquer ces petits conduits, prenez garde, la maladie est sérieuse. C'est ce qu'on appelle une *bronchite capillaire*. Mais dans les cas de rhume ordinaire, la membrane muqueuse des grosses bronches est seule enflammée. C'est l'unique affection qu'on peut qualifier du nom de rhume.

Qui n'a pas une fois *attrapé* le rhume dans sa vie ? Qui ne connaît par conséquent les symptômes de la maladie ? La membrane muqueuse du nez qui est à peu près semblable à celle des bronches commence d'abord par supporter le premier choc de l'ennemi ; de là, éternuement, sécheresse et obstruction du nez et plus tard écoulement de sérosité âcre, quelquefois larmolement ou irritation de l'œil et douleur gravative au front. Ce n'est souvent là que le prélude. La maladie se propage en descendant d'abord dans l'arrière bouche produisant de la difficulté d'avaler et ensuite dans le larynx, de là malaise, titillation dans la gorge, ce qui provoque la toux suivie bientôt d'enrouement et même d'extinction de la voix.

Enfin lorsque les bronches viennent à se prendre il y a sensation de sécheresse et douleur dans la poitrine. La toux d'abord sèche est bientôt accompagnée d'une expectoration d'abord de muosités âcres, parsemées ensuite de points blancs et jaunes, enfin d'aques, jaunes verdâtres. La matière est *cuite*, le rhume est *mur*, c'est le bon temps de recommander votre remède. Il va faire merveille, car la nature a déjà guéri votre maladie.

Traitement banal du rhume par la méthode expectorante : en France, mauve, guimauve, infusion de fleurs de violette, bouillon blanc, solution de gomme arabique, décoction de jupibes de dattes, pâtes pectorales, etc. On se contente en Canada de la tisane de graines de lin, ce qui coûte beaucoup moins cher et qui est tout aussi bon. Ceux qui ont du temps de reste prennent un bain de pied et une tasse de baume chaud le soir avant de se mettre au lit. L'imagination aidant le malade peut finir par croire que ce traitement anodin l'a guéri.

Mais n'existe-t-il aucun moyen de guérir un rhume ?

Certes oui. Mais avant de donner ma recette je veux faire connaître celle de plusieurs praticiens célèbres.

D'abord, méthode du Dr. Johnson. La cause de la maladie ? se demande cet estimable médecin. Un refroidissement et en conséquence la suppression de la transpiration cutanée.

Eh ! bien, rétablissez cette fonction et vous détruisez la maladie à sa source. De là premier moyen... infaillible. Il a réuni plus de certificats que sa Salsepareille de Bristol et toutes les autres Salsepareilles du monde depuis le commencement du règne de ces utiles médicaments. Mais une condition *sine qua non* dès que les premiers symptômes de la maladie se font sentir :

Que faut-il donc faire ? Se baigner. Dans la rivière ? Non pas, dans l'air, un bain d'air, un bain d'air chaud, voilà. Il n'est pas nécessaire d'aller courir les établissements de bains, votre chambre à coucher fera parfaitement l'affaire. Vous avez ou si vous n'avez pas, vous achetez (car il faut toujours en venir là) un petit instrument de fer blanc qu'on appelle une lampe à esprit de vin. Vous aurez soin que la mèche soit assez volumineuse et que la lampe qu'elle contient puisse brûler pendant une demi-heure. Vous vous asseyez un peu dans le costume de notre père au paradis terrestre et vous placez entre vos pieds la susdite lampe dont la flamme bleuâtre commence déjà à réchauffer vos membres. Vous avez un aide qui vous entoure alors avec deux ou trois

couvertes depuis le cou jusqu'à la terre. La lampe chauffe toujours. La chaleur ainsi emprisonnée commence à produire le résultat voulu. Au bout d'un quart d'heure la transpiration est établie, au bout d'une demi-heure vous en avez assez. Votre rhume est guéri si vous avez la précaution de vous coucher immédiatement entre deux couvertes chaudes.

Voici un autre moyen assez simple et presque aussi efficace pour produire une transpiration abondante. Trempez une couverture dans l'eau chaude, entourez-en votre malade et puis roulez par-dessus deux ou trois couvertes sèches. Laissez le ainsi *empaqueté* une couple d'heures. Vous m'en direz des nouvelles.

Mais dans ce siècle affairé, grand nombre de personnes n'ont pas le temps de s'imposer les restrictions que réclame un tel traitement. En effet il est alors indispensable de ne pas quitter la chambre et le coin du feu. Eh ! bien, voilà un plan pour tous ceux dont les affaires réclament impérieusement leur présence au dehors.

L'inventeur est un médecin anglais assez célèbre, le Dr. C. J. B. Williams. Il s'agit tout simplement de ne pas boire, de se priver non-seulement de vin, d'ale, mais aussi de thé et d'eau, enfin de garder une abstinence complète pour les liquides.

Le docteur permet mais ne recommande pas de prendre une cuillerée à table de thé ou de lait matin et soir et un verre à vin d'eau froide le midi. J'en connais plusieurs qui trouverait le remède pire que le mal. Le docteur (peut-être est-il *teetotaler*) affirme que la privation n'est pas insupportable et il garantit une guérison en quarante huit heures. Il prétend qu'en enlevant ainsi à la circulation les principes aqueux, le sang n'en a pas trop pour fournir aux diverses sécrétions naturelles de l'économie animale. En conséquence la sécrétion catarrhale est tarie dans sa source.

Cette recette n'aura point l'approbation de certains habitués du St-Lawrence hotel, mais en voici une autre qui sera probablement plus de leur goût. Elle ne date pas d'hier, car le célèbre animiste Van Helmont l'avait déjà proposé au quinzième siècle. Ce traitement est encore mis en usage, non sans danger quelquefois, contre les dérangements d'intestins. Mais il présente à l'ordinaire peu d'inconvénients lorsqu'il s'agit d'un rhume simple.

C'est un remède plus agréable à prendre que le jalap ou le séné, mais dont l'abus produit souvent de funestes conséquences, c'est un *punch* enfin. Une couple d'onces d'eau-de-vie, autant d'eau très chaude, des épices et du sucre au goût, voilà le remède. Ceci ingurgité, vous vous mettez au lit et le lendemain matin votre rhume est guéri ou il ne l'est pas. Dans ce dernier cas vous en êtes quitte pour un petit *mal de cheveux*.

Il faut adopter ce traitement ainsi que les autres dès le début de la maladie, si l'on veut réussir. Mais lorsque vous avez laissé passer l'occasion favorable, que votre rhume mûri par l'âge, hésite encore à vous laisser, vous hâterez le départ de ce visiteur importun en lui offrant un bon diner et une couple de verres de vin extra.

Réprimez votre impatience, amis lecteurs, car avant de vous faire connaître ma recette, j'ai encore à vous parler du traitement par la vapeur, très à la mode aujourd'hui. Le dix-neuvième siècle est le siècle de la vapeur, tout se fait à la vapeur, la fièvre des chemins à vapeur a envahi tous les esprits, les bateaux à vapeur sillonnent nos mers et nos fleuves, la vapeur est le moteur puissant qui fait marcher les nombreuses machines dont se sert l'industrie moderne, est-il étonnant qu'on ait introduit la vapeur en médecine ? La médecine s'approprie toutes les forces et tous les progrès qui peuvent la conduire à son noble but, le bien et le soulagement de l'humanité. Cependant ce traitement n'est pas tout-à-fait moderne puisque Mr. Mudge dans un essai intitulé : "A Radical and Expeditious Cure for a recent catarrhus Cough, London 1779—recommande fortement l'inhalation de la vapeur d'eau chaude dans cette maladie.

Mais la mécanique moderne a perfectionné les appareils en usage autrefois. Aujourd'hui on se sert d'appareils à vapeur très compliqués où rien ne manque depuis la bouilloire jusqu'à la valve de sûreté. Si le malade n'est pas certain de guérir, il a au moins la chance de ne pas se faire sauter par une explosion scudaine.

Ceux qui n'ont pas confiance dans la vapeur d'eau pure y joignent divers médicaments qui vont porter directement leur action sur la membrane muqueuse affectée. Par le même moyen un produit aussi l'anesthésie locale. Il va sans dire que d'après les journaux ce nouvel engin a eu d'immenses succès.

Néanmoins le public médical le laissera de côté du moment qu'il verra apparaître quelque chose de plus nouveau.

Déjà on en revient à l'inhalation des gazs et en particulier du gazoxygène préconisé contre la consommation, par le célèbre Chaptal au commencement de ce siècle. MM. Mialhe et Limousin, pharmaciens de Paris fabriquent de l'oxygène par une méthode très simple et très pratique.

Le rhume est guéri, paraît-il, en deux ou trois séances. C'est à qui ira respirer l'air vital.

Si je ne craignais d'effaroucher mes charmantes lectrices, je vous ferais l'histoire de ce gaz si indispensable à la vie, et je vous décrirais les effets des inhalations d'oxygène sur l'organisme.

Grâce, me dites-vous, concluez. Allons, et votre recette contre le rhume ?

Ma recette ? Eh.....

(Au prochain numéro.)

DR. GEORGE GRENIER.

PETITE REVUE.

FRANCE.

Napoléon III, qui vient d'être réduit à sa plus simple expression, terminait son manifeste du 27 Novembre 1848 par ces belles paroles : « Quand on a l'honneur d'être à la tête du peuple français, il y a un moyen infaillible de faire le bien, c'est le vouloir. » Aujourd'hui Thiers a l'honneur d'être à la tête du peuple français, et semble ne pas avoir en sa possession le moyen infaillible de faire le bien.

Il ne veut pas comme il devrait vouloir. Les communistes prennent tous les moyens extrêmes pour atteindre leur but et Thiers, lui, ne veut pas employer de suite les moyens violents.

Presque tous les journaux de Paris, conseillent d'écraser les terroristes ; plus de la moitié du peuple parisien désire ardemment le rétablissement de l'ordre, les sympathies des gouvernements étrangers sont acquises au gouvernement de M. Thiers ; l'armée française environne les communistes ; les généraux sont disposés à réprimer de suite, coûte que coûte, le mouvement insurrectionnel, la division est entrée dans l'administration de la commune ; il y a même plusieurs insurgés qui demandent la réconciliation.....Eh ! bien malgré tous ces avantages on est forcé d'annoncer que les insurgés sont encore maîtres de leur position.

Le 17, ils étaient encore maîtres d'Asnières, Issy, Vanvres, Boulogne et de plusieurs autres villages sur la Seine. Durant la semaine dernière il y a eu grand nombre d'engagements meurtriers entre eux et les troupes de Versailles. Les pertes ont été très considérables des deux côtés.

Quand le gouvernement sera maître de tous les environs de Paris, occupés par les insurgés, il lui faudra s'emparer de Paris en arrachant chaque pouce du terrain aux communistes. Ces derniers sont complètement décidés à défendre chaque rue, chaque maison de la ville.

Pendant la dernière semaine ils ont saccagé Notre-Dame de Paris. Ils avaient déjà dépouillé l'Eglise de la Madeleine et de l'Assomption. Rien ne fait prévoir qu'ils abandonneront leurs mesures tyranniques. Monseigneur Darboy est encore prisonnier et deux des principaux journaux ont été supprimés.

— Les communistes s'emparent des documents et de l'argenterie qui se trouvent dans les bureaux publics. Ils fouillent les églises et s'approprient tout ce qui est précieux. On voit qu'après tout Proudhon n'avait pas tort de dire : « La propriété c'est le vol. »

— Il y a du mécontentement de manifesté quant à l'inertie des troupes du gouvernement. Monsieur Thiers est blâmé par ce qu'il semble trop hésiter. Ce qui manque en France aujourd'hui, c'est un général Cavaignac. En 1848, le 24 juin, le général Cavaignac prouva qu'avec la démocratie rouge, il faut agir sans lenteur et écraser les révolutionnaires sans pitié, et sans aucune scrupules.

Malheureusement il est mort en laissant une place qui n'a pas encore été remplie. Du jour où elle le sera Messieurs les socialistes de 1871, suivront le même sort que les socialistes de 1848.

— Il y a des esprits téméraires en ce moment, qui osent dire que Napoléon III est le seul homme aujourd'hui qui pourrait rétablir l'ordre. Pour montrer qu'ils ont raison, ils osent prouver, que dans l'espace de dix huit ans, la France a prospéré et joui d'une grande tranquillité ; que Napoléon en se maintenant au pouvoir aussi longtemps parmi les français, a prouvé qu'il était homme de génie ; que la leçon donnée par la Prusse à son organisation militaire, le mettrait en état de sauver et de régénérer la France. Peut être que cela pourrait être vrai ; mais le moyen de faire rentrer Napoléon aux Tuileries ?

ITALIE.

Rome n'est pas dans un état de grande tranquillité depuis qu'elle est la capitale d'Italie. Tous les jours il y a des troubles dans les églises. Plusieurs couvents ont été confisqués au profit du gouvernement Italien ; et les religieux qui les habitaient obligés de s'enfuir.

Le Pape a écrit une lettre dans laquelle il louange la compagnie de Jésus, et encourage les catholiques à aider les Jésuites, à les respecter, à les défendre contre les calomnies des impies et des ennemis de l'Eglise. Il se considère comme prisonnier et qualifie d'infâme la conduite du gouvernement Italien.

Cependant il est heureux d'avoir été choisi pour souffrir toutes ces humiliations et de pouvoir ainsi ressembler encore plus à Jésus-Christ, qui a été fouetté, couronné d'épines, et souillé par les crachats des bourreaux.

ETATS-UNIS.

Une nouvelle nous annonce que la Haute Commission a conclu un arrangement par rapport à l'Alabama, mais il paraît que la nouvelle est prématurée. Si l'arrangement a réellement eu lieu nous en donnerons la tenenr au prochain numéro.

Monsieur Rangale, un enfant de l'Eglise grecque voulait marier Delle. Gérolt fille du baron Gérolt. Jusque là pas l'ombre d'un mal. Mais le grec voulait marier Mademoiselle Gérolt qui est catholique, selon les rites de l'Eglise grecque. Ici le clergé de Washington refusa catégoriquement. On dit que ce refus causa une certaine excitation dans la ville. Que voulez-vous, on est catholique ou on ne l'est pas.

ICI

Le parlement s'est ajourné.

Il y a une rumeur qui annonce que Sir John A. MacDonald remplacera Lord Lisgar comme gouverneur du Canada. Pour le coup nous aurons un petit morceau d'indépendance. Ce sera curieux de voir comment fonctionnera un gouvernement entièrement canadien.

6ME CONFERENCE.

NOS FORCES ET NOS FAIBLESSES

A L'EGARD DE LA VÉRITÉ.

Monsieur le Président, Messieurs,

XIII.

(Suite.)

En rangeant la littérature parmi les forces vives et secourables de la vérité, je n'ai pas eu l'intention de la considérer uniquement comme art ; mais surtout comme la forme que revêt la vérité quand elle se manifeste à notre raison et à notre cœur.

Dans la nature matérielle, les êtres inorganiques ont des propriétés mystérieuses qui les trahissent. Le vent à son souffle caressant ; la cascade, son bruissement harmonieux ; le tonnerre, ses roulements éclatants, l'océan courroucé, ses mugissements tumultueux. Ces mille bruits de la nature produisent une grande beauté : l'émouvante beauté du son. c'est-à-dire cette musique divine qui remplit toute la terre, traverse tous les âges, sans perdre jamais son harmonie sublime et arrive continuellement aux oreilles de l'homme pour le réjouir et le transporter d'admiration et d'amour pour cet incomparable musicien qui a harmonisé l'univers. De même de la vérité, elle a sa note saisissante et sublime par laquelle elle se trahit et pénètre de siècle en siècle dans les entrailles de l'humanité ; cette note, c'est la littérature ; c'est-à-dire le verbe d'une âme ravie qui raconte et dit ce qui est, avec cette chaleur, cet entraînement et cette harmonie qui agite, remplit et domine les intelligences !

Envisagée à ce point de vue la littérature est l'expression du vrai ; son objet est de démontrer, en la rendant aimable, la vérité, et d'en déposer le germe fécond dans les âmes. Et voilà bien le rapport sous lequel nous allons d'abord la considérer aujourd'hui ; ce que nous ferons en cherchant la loi fondamentale, les obligations naturelles et le secret d'une telle littérature.

Dans son discours sur les devoirs littéraires des chrétiens, Ozanam, avec cette profondeur de pensée que la foi seule communique, a défini admirablement cette loi et ces

règles. J'essaierai, tout en y mêlant mes propres réflexions, de vous offrir la substance de ces pages si belles et si hautement chrétiennes.

La première loi des lettres chrétiennes, c'est l'orthodoxie : et cette loi, qui semble d'abord un assujettissement et une gêne, devient au contraire le principe de leur liberté et de leur grandeur. Toute puissance véritable porte en elle une loi qui fait sa force. Dieu souverainement libre est en même temps souverainement nécessaire. L'intelligence humaine a aussi sa force nécessaire, c'est-à-dire sa règle. Cette règle c'est le passage du connu à l'inconnu, du doute à la certitude, et la science ne se constitue que par l'accroissement des certitudes. Il y faut le travail des siècles. Il faut une tradition qui garde les vérités acquises, un progrès qui poursuive les vérités ignorées. Les savants sont les dépositaires de cette tradition et, nous aurons beau faire, jamais la science ne seconquera impunément cette autorité ou cette orthodoxie. Cette première orthodoxie en appelle une autre meilleure et plus élevée. Mille questions périlleuses menacent les maîtres de la science et leur enlève le temps de s'occuper des questions secondaires. De là le progrès tardif des connaissances physiques dans l'antiquité. La la raison ne comprenant pas Dieu, les destinées de l'homme, l'origine et la fin des choses, n'était pas libre de consacrer à d'autres études des heures agitées par d'autres sollicitudes. Elle était comme Ixion sur la roue, enchaînée à un doute éternel.

L'orthodoxie chrétienne mit fin à cet esclavage. Elle répondit à ces questions suprêmes qui ne laissaient pas de repos à la pensée. Elle renvoya l'esprit humain, satisfait, à des travaux plus sûrs. Il fut permis aux chrétiens seuls de descendre aux études profanes. Pour ceux qui doutent, s'ils sont sincères, comment peuvent-ils se décider à résoudre un problème d'algèbre ou toute autre difficulté scientifique, avant que d'avoir résolu ces incertitudes qui doivent troubler leur sommeil et mouiller de larmes le chevet de leurs nuits. Et que manque-t-il au siècle présent pour en faire un grand siècle, que de rendre le repos et la quiétude d'esprit à tant de talents incontestables ? Jamais peut-être n'existera-t-il plus d'inspirations généreuses, plus de nobles ambitions et d'honorables desirs. Et jamais plus d'efforts perdus, de velléités impuissantes et de caractères indécis. C'est l'éducation bienfaisante et sévère du christianisme qui seul manque à tous ces génies : la foi est surtout dans la volonté, et la volonté, c'est la plus grande moitié du génie. L'esprit sans l'orthodoxie est un vaisseau sans boussole sur des mers inconnues : il peut franchir des distances infinies, saluer des rivages lointains, décrire des sillons prodigieux ; mais où est-il ? où va-t-il ? sur quels rivages amis se reposera-t-il ? où trouva-t-il le port du salut ? Il n'en sait rien et ne le saura jamais : à l'heure même où il croira toucher au terme heureux de sa course, il rencontrera peut-être le gouffre béant et il sombrera. Sainte-Beuve, mort en plein calme plat et Alexandre Dumas, qui a senti le besoin de bénir, expirant, le Christ, qu'il avait, vivant, tant de fois injurié, étaient de force à conquérir le génie : l'orthodoxie leur a manqué et ils sont restés au-dessous d'eux-mêmes, au-dessous des espérances qui reposaient sur eux. En Canada, M. Dessaulles est sans contredit un beau talent ; qu'est-ce qui empêche cet homme de s'élaner dans les hauteurs sublimes où l'intelligence reflète le génie ? Il a perdu la quiétude de l'esprit ; il a rejeté les croyances qui avaient nourri et fortifié son enfance et déserté l'Eglise à l'ombre de laquelle sa jeunesse s'était écoulée. Venu dans un temps où le vent du doute soufflait de toutes parts et entraînait tant d'intelligences dans l'abîme, il a suivi le malheureux courant, et, ne trouvant plus au dedans de lui-même les convictions fortes et vives de la foi, il n'a plus marché qu'à l'aventure et péniblement dans les sphères de la science ; privé de sa force naturelle son intelligence n'a pu s'élever jusqu'au génie. Un jour peut-être M. Dessaulles, fatigué du doute, découragé de poursuivre la vérité dans des voies sans lumières et instruit peut-être par l'écrasante logique de nos temps d'alarmes, de défections et d'amertumes, se repliera sur lui-même ; il calculera le vide immense du doute ; il sondera l'abîme qui est sous ses pieds ; il se reportera à des jours plus heureux pour lui ; il se rappellera l'amour et les conseils de sa

mère : cette grande vertu maternelle qui s'est levée si radieuse, si dévouée, si attachante sur son berceau, et qui a élevé son enfance et lui a appris à goûter les joies pures que procurent la vertu, la religion et Dieu ! Ce souvenir du passé jettera une vive lumière dans cette âme : elle se dira : « la foi avait suffi à la félicité de mes premières années : elle seule sera la force de mon âge mur et le charme de ma vieillesse, comme elle fera ma béatitude dans l'éternité. » Que ces espérances si douces à mon cœur de canadien et de catholique se réalisent un jour et les lettres compteront une illustration de plus.

La foi ou l'orthodoxie est donc un bienfait ; mais le bienfait engage. C'est une loi et par conséquent elle crée des obligations. Ces obligations se réduisent à trois : l'étude, la production, la controverse.

Il ne faut pas croire que la Foi, que le soin des intérêts d'une croyance chère et menacée retienne les chrétiens éloignés des connaissances humaines. La religion, qui les rassure, ne leur a pas fait inutilement ces loisirs. Elle ne leur permet pas seulement, elle leur recommande la science. Car si la vérité est Dieu même, il s'en suit, comme parle saint Augustin, que toute science est bonne en soi, et que le vrai est souverainement désirable. Au fond de toutes choses et dans les dernières profondeurs de l'infiniment petit, il faut bien finir par trouver la trace de l'idée éternelle. Ce vestige est empreint dans la création, et c'est ce qui sanctifie l'étude de la nature ; Il est encore plus saisissant dans l'homme, et c'est ce qui fait la dignité de la philosophie. La Providence remplit l'histoire, et de là Bossuet professe qu'il est honteux à un honnête homme d'ignorer le genre humain. En sorte que, dans tous les ordres et à tous les degrés, c'est toujours un Dieu absent qu'on poursuit, qui se cache de façon qu'on le cherche, mais de façon qu'on le trouve ; parce qu'il veut éprouver l'amour et ne le désespérer pas.

De là vient, pour la science chrétienne, l'obligation de l'étude et du travail. Elle sent le besoin de multiplier sans cesse ses recherches, afin de trouver partout ce Dieu centre éternel de toute science. Elle s'arme d'une héroïque patience ; elle remue le passé, interroge les siècles, étudie la nature, descend jusqu'aux entrailles de la terre pour en découvrir les richesses, approfondit les lois admirables qui président au monde physique, se livre à la contemplation studieuse de l'espace sans bornes ; le monde moral, le monde surnaturel, l'homme et Dieu, tel est le champ de ses investigations. L'orthodoxie a créé la science ; tout en prenant soin de nous conserver la sagesse antique, elle l'a développée, christianisée ; cherchez une vérité scientifique qu'elle n'a point étudiée, qu'elle n'a point approfondie, qu'elle n'a point illuminée. Et aujourd'hui, malgré tant de services laborieux, n'allez pas croire qu'elle se repose et qu'elle se refuse au travail. Il y a encore dans l'histoire, dans la philosophie, dans la physique, partout des conclusions glorieuses pour la Providence, et elle travaille avec une ardeur toujours jeune et toujours infatigable. C'est l'immortel levain de l'orthodoxie qui la travaille, comme elle travaille toutes les intelligences qu'elle inonde de ses lumières.

Si la possession de la foi oblige à la recherche de la vérité, la possession de la vérité oblige à la communication. Cette paternité intellectuelle, c'est une loi chrétienne. Aussi voyez les grands hommes du paganisme : ils ont su, mais ils n'ont pas enseigné à tous ; ils ont possédé, mais ils n'ont pas communiqué ; l'humanité ne profita pas de leurs inspirations solitaires ; ils ont été condamnés pour avoir retenu la vérité captive. Pour nous, comprenons-le, il faut donner après avoir reçu, il faut produire, après avoir possédé.

Mais comment donner et par quoi produire ? Nous possédons par la science, nous devons produire par l'art. La science est le fond, l'art est la forme. Sans la forme extérieure les corps n'auraient aucune distinction possible ; sans l'art la science ne se manifesterait jamais au grand jour ; elle resterait à jamais enfouie dans l'intelligence. Comme l'artiste qui a conçu dans son imagination puissante quelque noble et grande physionomie, en reproduit immédiatement les traits sur le marbre ; ainsi le chrétien, quand il a conçu une pensée, quand il a saisi une vérité,

l'a produit au dehors ; appelant la parole à son secours, il parle avec art ; il remue des milliers d'hommes et leur communique la vérité qu'il porte en son sein. Ainsi la parole est la forme ou l'art qui propage la vérité, comme la sculpture est l'art ou la forme qui reproduit les physionomies. Quant à nous, gens de lettres, la forme dont nous disposons, c'est la langue française, langue souverainement chrétienne et qui tient de la religion par ces trois grands caractères de majesté, de précision, de clarté. C'est par là qu'elle est devenue la langue de la civilisation. Elle tient sa force du principe organisateur des temps modernes. Cette langue fut faite par l'Eglise..... Pascal vint la fixer ; Bourdaloue la marqua au sceau de sa logique sévère ; Bossuet la rendit tout à fait maîtresse. La poésie même reçut le souffle chrétien, et la tragédie parut dans sa gloire quand elle finit par des mystères, *Polyeucte, Esther, Athalie!* Cette langue est un dépôt qu'il ne faut pas laisser altérer ; nous en répondrons Elle nous suffit d'ailleurs, et, quoi qu'on en ait dit, les chrétiens n'ont pas besoin de la langue de Rousseau ; la leur est faite cent ans avant lui.

Après avoir reconnu la vérité, après l'avoir produite au dehors, il faut savoir la défendre : c'est le devoir de la controverse. La controverse religieuse est inévitable ; elle se rencontre à tous les points élevés des sciences. Elle n'a rien d'odieux si elle se souvient de son origine. La foi a voulu se communiquer sans nuire à la liberté de l'homme ; elle n'a pas refusé la discussion, afin d'honorer de la sorte la soumission volontaire des esprits.

Il y a eu ceci de la part de la divine providence, un ménagement plein de bonté. La bonté sera le caractère de la controverse chrétienne.

La controverse, Messieurs, est devenue l'arme nécessaire de la vérité et particulièrement de la vérité catholique. Comme je le disais l'année dernière, en vous parlant de l'éducation des classe libérales, *Il existe, dans notre siècle essentiellement raisonneur, un terrain où mille conflits surgissent entre l'homme et Dieu, entre les nations et l'Eglise : le terrain de la vérité.* La prétention de beaucoup d'esprits consiste à vouloir faire l'histoire et renverser les principes fondamentaux de la science, de la société et de la religion. Cette prétention sacrilège s'affiche ; par la publicité la plus répandue elle arrive à des millions d'âmes pour les fourvoyer et les perdre. Il faut donc la combattre, si nous ne voulons pas qu'on nous reproche d'avoir été les complices de l'erreur. Mais comment la combattre ? sinon par la controverse ; c'est-à-dire par cette force divine de la vérité qui ne craint pas de s'affirmer ouvertement et de porter à l'erreur et au mensonge, un démenti solennel et généreux.

Sans doute, il faut que cette controverse se fasse avec charité : en attaquant les faux principes, il faut qu'elle respecte, dans la mesure de l'amour chrétien, ceux qui sont les apôtres et les défenseurs de l'erreur ; ce n'est même qu'à ce prix que la polémique catholique sera véritablement bonne. Cependant, n'allons pas croire, en abusant étrangement des mots et des choses les plus sacrés de l'Evangile, que sous le prétexte de la charité, de la prudence, de l'amour, de ce que l'on voudra, ou doive laisser l'erreur s'affirmer librement. La charité chrétienne, par exemple, ne doit pas laisser indignement chasser le Christ et son Epouse des gouvernements, sous le prétexte que s'y opposer serait froisser une qualité de catholiques, mieux intentionnés que clairvoyants, qui ont cette dévotion filiale ; la prudence ne consiste pas à laisser faire le mal, mais bien à l'empêcher. Pour l'amour, et surtout l'amour chrétien, n'allez jamais exiger de lui le silence, lorsque l'homme et les sociétés, entraînés par l'erreur, courent à leur perte, il vous répondrait que son silence serait une lâcheté, une trahison, une indignité inqualifiable.

Non ! la bonté n'est pas la trahison, elle n'est point la peur, elle n'est point la complicité du mal, elle n'est point le silence coupable ; et voilà comment la bonne controverse n'est point une suspension d'armes, ni la fuite du combat ; mais bien plutôt la lutte noble, charitable, mais forte, mais intrépide, mais persistante, mais courageuse, mais vigilante, mais chrétienne enfin, dans le sens profond et vrai de ce mot ; c'est-à-dire imitatrice de Jésus-Christ qui n'a point laissé, pendant sa vie mortelle ici-bas, de poursuivre l'erreur jusque dans les plus secrets replis de la magistrature et du sacerdoce judaïque, sans s'occuper si sa parole, sa polé-

mique divine devait ou ne devait pas agiter, troubler les consciences, qu'il était venu sauver dans son infini amour et dans son incommensurable charité.

Telles sont, avec la loi, les obligations de la littérature. Qu'on ne s'y méprenne pas, arranger ses idées avec art, présenter ses pensées avec harmonie, écrire avec élégance, parler avec toutes les richesses d'une langue, etc., sont, sans doute, des biens précieux et qu'il est indispensable d'acquiescer si l'on veut être quelque chose en littérature ; cependant, ce n'est pas assez ; et si notre littérature n'est pas croyante, si elle ne prend pas sa source dans le sein même du Christ, si elle ne s'inspire pas des douces quiétudes de la foi, elle ne sera jamais qu'une lumière fautive et mensongère, propre à nous égarer et à égarer les autres. Si elle n'est point laborieuse, si elle ne se met pas à la recherche de la science ; si elle ne se fait pas un devoir de répandre la vérité qu'elle aura trouvée ; et si elle ne se constitue pas au service de la vérité pour la défendre, avec force, en même temps qu'avec charité, elle n'aura plus sa raison d'être et perdra ainsi tout son prix et toute sa valeur.

Depuis près de deux siècles, nous avons le triste spectacle d'une littérature incrédule et ennemie mortelle de la vérité. Rousseau, Voltaire et tous ceux qui, dans un degré ou dans un autre, ont voulu suivre les traces de ces deux grandes ruines intellectuelles, ont cultivé, avec une ardeur incroyable, le champ de la littérature ; ils ont remué cette noble terre que tant d'illustres sueurs ont arrosée ; ils ont déposé dans les sillons des Lettres une semence de laquelle ils espéraient beaucoup. Cependant rien n'a germé, rien n'est venu ; la terre est restée stérile, et, au lieu d'une moisson riche et abondante, la postérité n'a trouvé que des ronces et des épines. C'est que le soleil de la foi ne s'est pas levé sur ce champ ; c'est que la rosée de l'amour chrétien n'est pas descendue sur cette semence ; c'est que la sève généreuse du christianisme a manqué à ces germes.

En vain dira-t-on qu'il y a là un épais et verdoyant feuillage, que ces arbres stériles s'élèvent majestueusement dans les airs et qu'un perpétuel zéphir anime ces rameaux brillants, je ne rencontre là qu'une désolante aridité, que des fruits empoisonnés, qui me donneront la mort, si je tente jamais de les porter à mon palais pour étancher ma soif brûlante.

Malheur à nous, messieurs, si nous ne voyons, dans la littérature qui les frivoles spéculations de l'art. Pour me servir des expressions de Chateaubriand, celui qui en agira ainsi, veillera dans les langes de son berceau ; il ne montrera pas sur la fin de ses jours un front sillonné par de longs travaux, par de graves pensées, souvent par de mâles douleurs qui ajoutent à la grandeur de l'homme ! Quels soins importants auront blanchi ses cheveux ? Les misérables peines de l'amour-propre et les jeux puérils de l'esprit.

Malheur à nous, si méconnaissant la noble fin de la littérature nous rejetons l'inspiration du Christ ; privés de cette divine et si secourable force, nous voguerons éternellement dans le vague, l'indéfini et le vide ; semblables à ces astres que, par les belles soirées d'automne, nous voyons se détacher du firmament, tracer un rayon rapide et disparaître pour toujours, sans avoir laissé après eux une lueur vivante, nous jetterons peut-être dans le ciel scientifique une clarté fugitive, mais ce ne sera jamais que pour laisser ici-bas le vestige saisissant d'une déplorable ruine !

Si maintenant, vous me demandez, messieurs, quel est le secret de cette littérature orthodoxe, de cette littérature chrétienne, la seule vraie et utile et aussi la seule créatrice, je répondrai : Faites silence et écoutez. Et comme ce conseil s'est rencontré sous une plume illustre autant que pieuse, je la laisse développer ici sa pensée, ce sera d'ailleurs le moyen de prouver combien il est heureux de savoir se taire pour écouter même la voix d'un homme, surtout quand cet homme parle dans le silence de son cœur et qu'il ne fait que répéter les accents de la voix intérieure qu'il entend.

« La plupart des hommes, dit le Père Gratry, surtout des hommes d'étude, n'ont pas une demi-heure de silence par jour. Et quand le livre de l'Apocalypse dit quelque part : « Et il se fit dans le ciel un silence d'une demi-heure, » je crois que le texte sacré signale un fait bien rare dans le ciel des âmes.

» Pendant tout le jour, l'homme d'étude écoute des hom-

mes qui parlent, ou il parle lui-même ; et quand on le croit seul et silencieux, il fait parler les livres, avec l'extraordinaire volubilité du regard, et il dévore en peu d'instant de longs discours. Sa solitude est peuplée, assiégée, encombrée, non-seulement des amis de son intelligence et des grands écrivains dont il recueille les paroles, mais encore d'une multitude d'inconnus, de parleurs inutiles et de livres qui sont des obstacles.....

“ Veillez me croire, quand j'affirme qu'un esprit qui travaille ainsi n'apprendra rien, ou peu de chose, précisément parce qu'il n'y a qu'un maître, que ce maître est en nous, qu'il faut l'écouter pour l'entendre et faire silence l'écouter.....

“ Faites taire les hommes, faites taire les livres, soyez véritablement seul, avez-vous pour cela le silence ? Qu'est-ce que cette loquacité intérieure des vaines pensées, des désirs inquiets, des passions, des préjugés particuliers de votre éducation, des préjugés plus redoutables du siècle qui vous porte et vous inspire à votre insu. Avant d'arriver au silence sacré du sanctuaire, il y a de grandes victoires à remporter. Il faut ces surnaturelles victoires dont l'esprit de Dieu dit : Celui qui sera vainqueur, je lui donnerai pouvoir sur les nations. ” Il faut cesser d'être esclave de soi-même, et esclave de son siècle. Je ne dis pas que la lutte doit avoir cessé, je dis qu'elle doit avoir commencé. La passion en vous doit avoir senti la puissance supérieure de la raison. Il faut avoir rompu avec le siècle, et avoir dit au torrent du jour : tu ne m'emporteras pas. Il faut avoir échappé à ce côté faux de l'esprit du siècle, à cet entraînement aveugle et pervers par lequel chaque époque menace d'échapper au vrai plan de l'histoire universelle et en retarde l'accomplissement. Ce siècle-là, ce corrupteur avec ses préjugés, ses doctrines, sa philosophie, s'il en a, il faut s'élever et se tenir élevé au-dessus de lui, pour le juger ; le juger pour le vaincre, et pour le diriger au nom de Dieu.....

“ Mais précisons. Qu'est-ce, en effet, qu'écouter Dieu ? me direz-vous. En pratique, écouterai-je ainsi, comme les contemplatifs de l'Inde, depuis le matin jusqu'au midi ? me tiendrai-je le front penché et la tête appuyée sur ma main, où les yeux levés vers le ciel ? Que ferai-je en réalité ? Voici la réponse. Vous écrivez. Vous êtes-vous quelquefois demandé : Quel est le moyen, y a-t-il un moyen d'apprendre à écrire, et de développer, en ce sens, vos facultés dans toute leur étendue, je vous l'offre ici..... Je dirais qu'il vous faut acquérir du style, si ce mot n'avait deux sens dont l'un, le sens vulgaire, est pitoyable. Dans ce dernier sens, il serait bon de dire : « Pas de style ! » comme on dit : « Pas de zèle ! » Le meilleur style, en ce sens, est de n'en point avoir. Ce style, on le voit assez, sert à déguiser la pensée ou son absence : vêtement toujours un peu de mauvais goût, qu'en tout cas, par cela seul qu'il est vêtement, nous empêche d'arriver à la sublime et saisissante nudité du vrai. Mais si vous entendez le style dans le sens de ce très-beau mot, “ le style c'est l'homme, ” le style alors c'est aussi l'éloquence ; quand toutefois on a défini avec un maître habile : « L'éloquence n'est que l'âme mise au dehors. »

“ Oui ! le style, l'éloquence, la parole dans le sens le plus élevé du mot, c'est l'homme, c'est l'âme, mise en lumière. C'est à-dire que si vous voulez apprendre véritablement à écrire, il faut apprendre à éviter, non-seulement tout mot sans pensée, mais encore toute pensée sans âme..... Donc pour écrire, il ne faut pas seulement présence d'esprit, il faut encore sa présence d'âme ; il faut son cœur, il faut l'homme tout entier, c'est à soi-même qu'il en faut venir.. ”

“ Mais il faut plus. Non-seulement il faut apprendre à éviter toute parole sans pensée, et toute pensée sans âme ; mais encore il faut éviter, je dis pour bien écrire, tout état d'âme sans Dieu. Car, sans doute, ce que l'éloquence entend mettre au dehors ce n'est pas l'âme dans sa laideur, c'est l'âme dans sa beauté. Or sa beauté, indubitablement, c'est sa ressemblance avec Dieu. Car comme le dit excellemment Joubert : « Plus une parole ressemble à une pensée, une pensée à une âme, une âme à Dieu, plus tout cela est beau. » Il faut donc, pour très bien écrire, la présence de votre âme, et la présence de Dieu ; c'est-à-dire il faut que votre âme toute entière s'il est possible, soit éveillée, et que la splendeur de Dieu soit sur elle.

“ C'est là, dis-je, ce qu'il faut chercher. Mais qui cherche trouve. Si vous cherchez dans le silence et la solitude avec suite et persévérance, plus d'une fois il vous arrivera d'être

comme réveillé, et de sentir que vous n'êtes pas seul. Cependant l'hôte intérieur et invisible est tellement caché et impliqué dans l'âme que vous doutez. Est-ce moi-même, ou est-ce un autre qui a parlé ? Où est-il ? se fait-il entendre de loin, ou parle-t-il dans ce fond reculé de moi-même si éloigné de la surface habituelle de mes pensées ? Ne vous arrêtez pas à ce doute. En pratique, peu importe. Tâchez seulement de ne pas laisser perdre ce que vous entendez, et ce que vous voyez alors..... Ecrivez. Efforcez-vous de décrire l'ensemble vaste, les détails délicats du spectacle intérieur que vous voyez à peine ; écoutez et traduisez les veines secrètes du murmure sacré ; suivez et saisissez les plus délicates émotions de cette vie maintenant éveillée.....

“ Ecrivez et produisez, fussiez-vous sacrifier ensuite les premiers-nés. Mais en tout cas, les premiers fruits vivants de votre esprit l'animeront ; les fibres se monteront, et se mettront d'accord d'elles-mêmes.

“ Savez-vous pourquoi des esprits, d'ailleurs très-préparés, restent souvent improductifs et n'écrivent pas. C'est parce qu'ils ne commencent jamais, et attendent un élan qui ne vient que de l'œuvre. Ils ignorent cette incontestable vérité, que, pour écrire, il faut prendre la plume, et que, tant qu'on ne prend pas la plume, on n'écrit pas. Et ils ne prennent jamais la plume, parce que je ne sais quelle circonspection les arrête ; ils pensent au lecteur ; ils tremblent devant toute cette foule de critiques qu'ils imaginent, et devant leurs mille prétentions. Le respect humain est un fléau dans tous les ordres de choses. Pensez à Dieu et à la vérité, et ne craignez pas les hommes : règle fondamentale pour bien écrire, comme pour bien parler.

“ Ne faites donc pas d'apprêts pour attirer les hommes. Pas de style, avons-nous dit, mais la sévère nudité du vrai. N'écrivez que les résultats en peu de mots ; retranchez tout ce qui n'est que vêtement, ornement, appât, ruse, effet, précaution, transition. Transition ! fléau du style et de la parole ! Combien d'esprits que les transitions empêchent de penser, et ne laissent jamais arriver à ce qu'ils voulaient dire. N'écrivez que là où vous voyez, où vous sentez. Là où vous ne voyez pas, où vous ne sentez pas, n'écrivez pas, laissez-vous ; ce silence là aura son prix, et rendra le reste sonore. Quelle dignité, quelle gravité, quelle vérité dans la parole de celui qui n'attend rien des hommes, qui ne cherche aucune gloire, mais qui cherche la vérité, qui craint Dieu seul et attend tout de Dieu. Le Christ parlant à ceux qui cherchent la gloire devant les hommes, ne dit-il pas : “ Son Verbe ne demeure point en vous ? ” Donc cherchez la gloire qui vient de Dieu ; alors le Verbe demeurera en vous.

“ Jouez pour les muses et pour moi, ” disait un célèbre Athénien à un grand musicien méconnu. Appliquez-vous ce mot : écrivez pour Dieu et pour vous. Ecrivez pour mieux écouter le Verbe en vous, et pour conserver ses paroles : Supposez toujours qu'aucun homme ne verra jamais ce qui vous est ainsi dicté. Plus un livre est écrit loin du lecteur, plus il est fort. ”

Et cependant, Messieurs, il y a ici un écueil, c'est le chant. La musique est par dessus tout l'art du sentiment. Quand un son arrive à l'âme, il la touche, il y produit des ébranlements soudains, et il y excite des émotions pleines d'une douce volupté. Ces émotions et cet ébranlement déterminent l'enthousiasme, et l'enthousiasme lorsqu'il s'élève, lorsqu'il se transporte et qu'il est réglé, est une excellente chose, sinon la plus excellente de toutes ; mais lorsqu'il sort des limites, c'est à-dire lorsqu'il s'émancipe du jugement et qu'il ne connaît plus de bornes à son exaltation, trop souvent alors il oublie la réalité et se jette à corps perdu dans l'énivrement qu'il goûte. Par suite, il se détourne de son objet ; faute de savoir se contenir, il se heurte à l'écueil de l'utopie. C'est alors qu'il chante et que, toute harmonieuse que soit la fibre retentissante de ce cantique, il n'apporte à l'âme qu'une symphonie enchanteresse qui la remue sans la toucher.

“ Rompons donc avec ce chant trop explicite, non par un calcul de détails, mais par une modération générale et une profonde prudence, qui, n'osant pas chanter, modère le rythme des mots, le rend presque insensible, de même qu'elle renferme en elle, avec pudeur, l'enthousiasme de sa pensée et le maintient intime, caché, réservé, presque insensible, mais d'autant plus irrésistible et pénétrant. ”

(A continuer.)

LES CÉLÈBRES
PASTILLES A VERS



DE DEVINS

Approuvées par les Médecins Français et Anglais les plus éminents.

Elles sont falsifiées. Méfiez-vous !

Pour faire droit à la réputation méritée des Pastilles à Vers de Devins, il est de la plus grande importance de prévenir l'acheteur d'être sur ses gardes et de ne pas s'en laisser imposer par des individus sans principes, qui voudraient substituer à ces Pastilles quelques-unes des préparations sans valeur qui inondent le pays.

Demandez les véritables Pastilles à Vers, couleur de rose, et qui sont marquées "Devins."

A vendre chez tous les principaux marchands de la campagne.

PRÉPARÉES SEULEMENT PAR

DEVINS & BOLTON,
APOTHECARIERS' HALL,
Près le Palais de Justice, Montréal.

HUILE DE FOIE DE MORUE



A L'HYPOPHOSPHATE DE CHAUX
Un remède hautement recommandé par la Faculté pour

La Toux, le Rhume, l'Asthme, la Bronchite, la Consommation, la Débilité générale et toutes les Humeurs Scrofuleuses.

MM. DEVINS & BOLTON, en offrant cette élégante préparation à la profession et au public, font remarquer qu'ils ont pu par un nouveau procédé chimique (connu d'eux seuls), qui n'altère en rien les principes actifs de l'huile, réussir à en masquer le goût au point qu'elle peut séjourner sur l'estomac le plus délicat.

AVIS—Remarquez que l'article que vous achetez porte la signature de "DEVINS & BOLTON" sur le haut de la bouteille.

Prix :—50 Cents et \$1.00 la bouteille.

PRÉPARÉE SEULEMENT PAR

DEVINS & BOLTON,
SALLE D'APOTHIKAIRE,
Près du Palais de Justice, Montréal.

28 juill.

C. FILIATRAULT
MARCHAND DE TABAC

En Gros et en Détail

NOS 11 ET 13, PLACE JACQUES-CARTIER,
A L'ENSEIGNE DU NEGRE
MONTREAL.

Les amateurs de bonnes PIPES et de bon TABAC trouveront constamment à ce magasin un assortiment considérable de

TABACS

EN POWDRE, A FUMER ET A CHIQUER,

PIPES EN BOIS,
PIPES EN ÉCUME DE MER,
PIPES EN CAOUTCHOUC,
ETC., ETC.

CIGARES DE LA HAVANE

Importés directement.

BONS MÉLANGES à des prix extrêmement réduits.

28 juill.

BERTRAND & DUPUIS

MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS

En Gros et en Détail

129, RUE NOTRE-DAME
Près du Jardin du Gouvernement

(En face de la rue Claude, vis-à-vis le Marché Bonsecours)

MONTREAL

Les Marchandises offertes au public par MM. BERTRAND ET DUPUIS sont toutes de la meilleure qualité et choisies avec tout le goût possible, en sorte que toutes les personnes, même les plus difficiles, ne peuvent faire autrement que d'en être complètement satisfaites.

Les précautions que ces messieurs apportent dans le choix de leurs marchandises, l'urbanité et la politesse dont ils font preuve dans leurs relations d'affaires, leur libéralité comme la modicité de leurs prix, sont des raisons plus que suffisantes, pour engager le public et surtout les mères de famille à faire leurs achats chez eux.

La maison BERTRAND ET DUPUIS recevra avec plaisir toutes les commandes de la campagne et les remplira avec tout le soin possible.

Faites-en l'essai.

28 juill.

LOUIS PLAMONDON

Agent D'Immeubles et de Placements

NO 25 RUE ST-GABRIEL

MONTREAL

N. B.—Les personnes qui me confient leurs propriétés pour être vendues, ne paieront rien pour Commission ou annonces si la vente n'a pas lieu.

On ne chargera rien aux acheteurs.

On invite toute personne qui désire acheter de venir voir M. PLAMONDON qui a en mains une grande quantité de propriétés de tous prix au goût des acheteurs.

Montréal 1er Mars 1871.

AUGUSTE COUILLARD,

MARCHAND DE

Ferronneries, Peintures, Vitres, etc.,

233 & 235, RUE ST-PAUL

Porte voisine de MM. Beauchemin et Valois

MONTREAL

On trouvera à cet établissement, à très-bas prix, un assortiment des plus complets de fournitures de maisons, ustensiles de cuisine et poêles de toutes sortes.

De plus, une grande quantité de SCIES de moulin de toutes grandeurs et de tous prix, garanties de première qualité.

Les menuisiers et charpentiers de la ville comme de la campagne feront bien de visiter cet établissement avant d'acheter ailleurs, et les marchands qui l'encourageront y trouveront leur profit.

28 juill.

TRUDEL & DeMONTIGNY,
AVOCATS

NO 223, RUE NOTRE-DAME

28 juill.

ADOLPHE OUIMET, B. C. L.
AVOCAT

NO 21, RUE ST-VINCENT

28 juill.

LE FRANC-PARLEUR

Publié tous les Jedis à Montréal, Canada.

PAR

A. OUIMET et B. A. TESTARD De MONTIGNY,

RÉDACTEURS-PROPRIÉTAIRES.

Abonnement - - - - \$2.00 par année
Etats-Unis - - - - 2.50 "
Par numéro - - - - 5 Centins.

L'abonnement sera de six mois ou d'un an

Envoi par lettres enregistrées ou par ordre sur le bureau de poste au risque des propriétaires du journal.

ANNONCES :

5 centins la ligne, 1ère insertion,
3 " " 2ème "

FRAIS DE POSTE—ATTENTION !

Les frais de poste sur les publications hebdomadaires ne sont que de 5 centins par trois mois, payables d'avance au bureau de poste de l'abonné.

Le manque d'attention à ce détail entraînerait une dépense de deux centins qu'il faudrait payer sur chaque numéro.

Toutes lettres non affranchies seront invariablement refusées.

Les journaux qui seront échangés ainsi que toutes communications se rapportant à la rédaction, devront être adressés au FRANC-PARLEUR ou aux Propriétaires-Rédacteurs, 20, Rue St. Gabriel, Montréal.

Les lettres d'affaires devront être envoyées à C. O. BEACHEMIN ET VALOIS, Libraires-Imprimeurs, seuls chargés de l'administration du journal.

LE FRANC-PARLEUR formera à la fin de l'année un volume de 416 pages, grand in-quarto.

Imprimé par C. O. BEACHEMIN ET VALOIS,
20, rue St Gabriel, Montréal.

Chemin de Fer le Grand-Tronc



DU CANADA

Service amélioré des trains pour l'Hiver de
1870-71.

Nouveaux chars pour tous les trains
express.

Le et après le 12 novembre les Trains laisse-
ront Montréal comme suit :

POUR L'OUEST :

Express de nuit pour Ogdensburg, Ot-
tawa, Brockville, Kingston, Belle-
ville, Toronto, Guelph, London,
Branford, Goderich, Buffalo, Détroit,
Chicago, et toutes les autres places
de l'Ouest, à..... 8.00 P.M.
Train de la Maille pour Toronto et les
stations intermédiaires à..... 8.00 A.M.
Train d'accommodement pour Kings-
ton, Toronto et les stations intermé-
diaires 6.00 A.M.
Train d'accommodement pour Brock-
ville et les stations intermédiaires.... 4.00 P.M.
Trains pour Lachine à 7.00 A.M., 9.30 A.M.,
2.00 P.M., et 5.00 P.M.
Le train de 2.00 p. m. va à la frontière.

POUR LE SUD et L'EST.

Train d'accommodement pour Island
Pond et les stations intermédiaires... 6.45 A.M.
Express pour Boston via le Vermont
Central..... 9.00 A.M.
Express pour New-York et Boston via
le Vermont Central 3.45 P.M.
Express pour Québec, Island Pond,
Gorham, Portland et Provinces d'en
bas 2.00 P.M.
Express de Nuit pour Québec, Island
Pond, Corham et Portland et les Pro-
vinces d'en bas, arrêtant entre Mon-
tréal et Island Pond à St. Hilaire, St.
Hyacinthe, Upton, Acton, Richmond,
Brompton Falls, Sherbrooke, Len-
noxville, Compton, Coaticooke, et
Norton Mills seulement à..... 10.10 P.M.
Chars-dortoirs pour chaque convoi de nuit.

Les steamers *Chase* ou *Carlotta* laissent Port-
land pour Halifax, N. E., tous les mercredis et
samedis après-midi à 4.00 P.M.

Bagage étiqueté pour tout le trajet.

Il y a à bord un confort excellent pour les
passagers et toutes facilités pour le fret.

Les vapeurs de la Compagnie Internationale,
qui sont en correspondance avec le Chemin de
Fer le Grand-Tronc, laissent Portland tous les
Lundis et Jedis, à 6.00 P. M. pour St. Jean N.
B., etc., etc.

On peut se procurer des Billets à toutes les
principales Stations de la Compagnie.

Pour plus de détails et l'heure de l'arrivée et
du départ de tous les trains aux différentes sta-
tions, s'adresser aux guichets, Gare Bonaven-
ture, ou au bureau No. 39 Grande rue St. Jac-
ques.

C. J. BRYDGES,

Directeur-Gérant

LES AMERS
DE
M. DEPATI.
No. 363, Rue St. Laurent.



Je soussigné, certifie
que depuis plusieurs
années souffrais d'un^e
affection de cœur des
douleurs très vives se
faisaient sentir à la ré-
gion du cœur, et des en-
vies de vomir se répé-
taient très souvent sans
pouvoir rien évacuer,
surtout la nuit jusqu'à
vingt et trente fois.
Dans ces moments il
m'était presque impos-
sible de parler, et j'étais
d'une faiblesse telle qu'il
m'était impossible de
marcher seul. Souvent
j'ai pensé que c'en était
fait de moi.

Un jour que je relisais les journaux en cherchant
quelques secours à ma maladie, je remarquai le
certificat de M. Chartrand N. P. concernant les
AMERS de M. DEPATI. Comme je connaissais
déjà M. Chartrand, je résolus de m'informer à lui
de ce remède si extraordinaire, d'après ses re-
commandations je pris partie de faire usage des
Amers de M. Dépati. Après l'usage de deux bou-
teilles seulement je trouvais un tel changement
chez moi, que j'en suis tout émerveillé. J'ai repris
mon appétit, ainsi que mon sommeil, et je ne
ressens aucune douleur maintenant à la région
du cœur, et le vomissement est entièrement dis-
paru.

Je puis recommander les Amers de Mr. Dépa-
ti comme un remède très efficace, pour ceux qui
sont atteints de la maladie de Cœur.

H. S. BEAUDRY
Emp. du Gouvern.

Je, soussigné, certifie que depuis longtemps je
me suis trouvé attaqué de consommation; voilà
à peu près quatre ans je me suis fait soigner par
plusieurs médecins et je n'ai jamais obtenu
aucun soulagement. Je n'avais point d'appétit,
j'éprouvais toujours de gros mal de tête, presque
tousjours envie de vomir. Après avoir pris trois ou
quatre bouteilles des Amers de Monsieur Dépati,
je me suis senti un grand soulagement; après en
avoir pris pendant trois ou quatre semaines je
me suis trouvé parfaitement guéri.

Je recommande bien les Amers de Monsieur
Dépati aux personnes qui souffrent de la même
maladie que moi.

PIERRE BEAUCHAMP
Rue Hyppolite

Je, soussigné, certifie que je suis tombé en con-
sommation il y a à peu près un an. Je demeure à
la campagne, à la Longue-Pointe. Je me suis fait
soigner par tous les médecins de la place: ils
me disaient que j'étais en consommation, mais ils
ne pouvaient pas me faire de bien. J'ai vu sur
les journaux qu'il y avait un Monsieur Dépati à
Montréal qui soignait pour cette mal^edie. Je me
suis donné la peine de venir le voir. J'avais tou-
jours mal à la tête, je ne pouvais pas garder mes
vivres et je ne pouvais pas voir jour à mes occu-
pations. Après avoir pris les Amers de Monsieur
Dépati pendant trois ou quatre semaines, je m'en
suis retourné chez nous avec une provision de
ce remède dans l'espérance de me guérir par-
faitement.

Je ne puis pas vous recommander assez les
Amers de Monsieur Dépati, ils sont d'une effica-
cité prodigieuse.

Mme. ANTOINE MONETTE

Je certifie que depuis au-delà huit à neuf
mois je toussais extraordinairement, j'avais sou-
vent des envies de vomir et ce que j'expectorais
se détachait avec peine et était très visqueux.
J'avais presque complètement perdu l'appétit.
J'étais devenu si faible que c'était avec beaucoup
de difficulté que je remplissais mes occupations
ordinaires, mes jambes pouvaient à peine me

supporter, j'éprouvais une douleur continue à la
tête; ce qui me rendait insouyant surtout lors-
que je toussais, je sentais de grander dou-
leurs dans le bas-ventre et il se faisait dans ma
poitrine un bruit semblable au ra.e, je fatiguais
beaucoup en parlant. Je crus réellement que
je tombais en consommation. Je consultai plusieurs
médecins. Ils me donnaient des remèdes pour
me soulager seulement, mais aucun me sou-
lagait.

Depuis un mois que je prends des Amers de
M. Dépati je suis parfaitement bien, j'ai un excel-
lent appétit, mes forces sont revenues. Je certifie
que je suis comme à l'âge de quinze ans.

Je recommande particulièrement les Amers de
M. Dépati, je leur suis redevable de ma santé.

Mme. JOSEPH SAN SOUCI

Rue St. Charles Borromé No. 219.

Je certifie que depuis plusieurs années j'étais
bien faible, j'avais presque toujours mal dans le dos
et à l'estomac j'avais toujours des points de côté; à
peine si j'étais capable de marcher pour vaquer
à mes occupations. Depuis une quinzaine de jours
je prends des Amers de M. Dépati, j suis
parfaitement guéri, je ne me sens plus aucun
mal. Je suis bien redevable de ma santé à M.
Dépati.

Je recommande bien aux personnes qui souf-
friront de la même maladie d'aller consulter M.
Dépati.

LAURENT MILLETTE.

Je certifie que depuis au-delà de deux ans que
j'étais bien malade d'une maladie de cœur qui
me faisait souffrir beaucoup, j'ai employé plu-
sieurs médecins, et aucun n'a pu me donner du
soulagement. Je suis allé consulter M. Dépati,
Après avoir pris six bouteilles je me suis trouvé
parfaitement bien. Je suis bien redevable de ma
santé à ces Amers. Toutes les personnes qui souf-
friront de la même maladie que moi devraient
aller voir M. Dépati.

Mme. POIRIER, Tanner, des Rollands.

NOUVEAU COURS

—DE—

LANGUE ANGLAISE

—SELON LA—

METHODE D'OLLENDORFF

A l'usage des Ecoles, Académies, Pensionnats
et Collèges

2e Edition, revue et corrigée

Ouvrage approuvé par le Conseil de l'Instruc-
tion Publique de la Province de Québec

1 volume in-12, de 240 pages.

PRIX, solidement cartonné, \$4 la douzaine.

La vente de 5000 exemplaires de cet ouvrage
dans l'espace de deux ans, et son adoption par
les premières institutions du pays, parlent
éloquentement en faveur de son mérite. Le
Nouveau Cours de Langue Anglaise devrait se
trouver dans toutes les maisons d'éducation et
es écoles où l'on enseigne l'anglais.

A vendre chez

C. O. BEAUCHEMIN & VALOIS,

Libraires-Imprimeurs

237 & 239, Rue St-Paul.

2 janvier 171